

—Ma foi, pas trop. Quoiqu'il soit un vrai bel homme, sa figure ne me revient qu'à moitié, mais j'entrerais bien chez lui tout de même s'il voulait me prendre, parce qu'il m'emmenerait à Paris et que je me figure qu'on doit s'amuser à son service.

Cette conversation entre la maîtresse de l'auberge et le valet de chambre fut interrompue par l'arrivée du docteur Perrin, vêtu avec une correction rigoureuse, malgré la promptitude qu'il avait mise à sa toilette.

Rien en lui ne sentait le médecin de campagne (il est vrai qu'il l'était depuis bien peu de temps), et ses vêtements noirs, mais de la coupe la plus élégante, lui donnaient tout à fait l'apparence d'un jeune homme du meilleur monde.

—Je suis prêt, nous pouvons partir, dit-il au domestique.

—Monsieur le docteur, répliqua ce dernier, Mme la comtesse m'a bien recommandé de vous avertir qu'il s'agissait d'une jambe cassée, afin que vous puissiez prendre vos précautions avant de partir.

—Y a-t-il une petite pharmacie au château de Rochetaille ? demanda le jeune médecin.

—Oui, monsieur le docteur, des drogues de beaucoup d'espèces, avec des étiquettes dans une grande boîte carrée. Mme la comtesse s'y connaît très-bien, et, sur l'ordonnance du médecin, elle distribue aux pauvres des hameaux voisins ce dont ils ont besoin pour guérir.

—Alors, j'ai tout ce qu'il me faut, répliqua M. Perrin, en route et hâtons-nous. Chemin faisant, vous me raconterez comment l'accident est arrivé.

Le jeune docteur se mit en selle, il souleva une bonne fin de nuit à Monique Clerget, et il renvoya la main à son cheval qui partit comme l'éclair dans la direction du château de Rochetaille.

Le valet de chambre de la comtesse suivit du même train.

VIII.—Au château.

Précédons le docteur au château et franchissons le seuil de la pièce où Mme de Kéréal avait fait transporter le blessé.

Cette pièce, dite *la chambre bleue* à cause de la couleur de ses tentures et de l'étoffe qui garnissait les meubles, était située au rez-de-chaussée et de dimensions assez vastes.

Au moment où nous venons d'y pénétrer, les clartés d'une lampe posée sur une petite table ronde l'éclairaient faiblement et laissaient des ténèbres à peine transparentes se loger dans les angles.

Jean Rosier, étendu tout habillé sur le lit, semblait endormi, du moins il avait les yeux fermés, mais les involontaires crispations de son visage, livide comme un masque de cire vierge, et de grosses gouttes de sueur coulant sur son front, témoignaient d'une veille douloureuse et remplie d'angoisses.

Au milieu de la chambre, Péline et Mme de Kéréal, assises en face l'une de l'autre, de chaque côté de la petite table, taillaient des bandes dans un grand morceau de toile blanche.

La lumière de la lampe, tombant en plein sur les traits de la jeune veuve, va nous permettre de tracer d'elle un croquis rapide.

Nous avons entendu Monique Clerget, l'aubergiste du *Che-*

vreuil-d'Argent, dire au docteur Perrin que la comtesse avait trente ans à peine.

Nous ajouterons qu'elle semblait en avoir tout au plus vingt cinq, et qu'il était impossible de voir un visage, sinon plus régulièrement beau, du moins plus doux et plus sympathique.

Mme de Kéréal réalisait le type accompli de la blonde aux yeux bleus ; l'opulence de sa chevelure était incomparable, ainsi que l'exquise et délicate pâleur de son teint et la profondeur infinie de ses prunelles mélancoliques.

Cette expression de mélancolie se retrouvait dans les traits de la comtesse, dans son attitude, dans ses fréquentes distractions, et, même lorsque souriaient ses lèvres, il y avait dans leur sourire de la mélancolie.

Beaucoup de gens attribuaient cette tristesse continuelle au chagrin persistant que causait à la comtesse la mort d'un mari qu'elle adorait. Ceux qui croyaient cela avaient raison en apparence, mais peut-être se trompaient-ils en réalité.

Mme de Kéréal était de taille moyenne, admirablement bien faite, et gracieuse jusque dans ses moindres mouvements. Elle avait brillé jadis parmi les étoiles aristocratiques de l'élégance parisienne. Maintenant qu'elle vivait à la campagne, dans une retraite presque absolue, ses ajustements se recommandaient par une complète simplicité que rehaussait un goût inimitable.

Veuve depuis deux ans, Mme de Kéréal ne portait plus le grand deuil, mais elle n'avait point repris les étoffes de couleurs vives. En ce moment elle portait une robe de taffetas, à larges rayures blanches et noires. Une ceinture noire, à boucle de filigrane d'argent, serrait sa taille fine et souple. Son admirable chevelure, négligemment tordue derrière la tête, n'avait d'autre ornement qu'une étroite fanchon de dentelle.

Rien ne se pouvait imaginer de plus complet que le contraste de ces deux femmes, jeunes et belles l'une et l'autre, assises à cette table sous les feux de la lampe qui mettaient vigoureusement en relief leurs beautés si différentes.

Mme de Kéréal offrait aux regards la fleur exquise et délicate de la grâce et de la distinction patriiciennes. Tout en elle décelait la race, depuis sa main longue et fine, jusqu'à son pied étroit et cambré.

Péline, au contraire, était l'incarnation de la beauté plébéienne, forte et vaillante, ayant son charme aussi, mais d'une autre nature, et devant produire sur les âmes plus sensuelles que délicates une impression violente et profonde.

La femme du monde et la femme du peuple se livraient d'une façon presque silencieuse au travail qui les réunissait dans une pensée commune. Péline avait raconté sommairement à la comtesse la catastrophe dont Jean Rosier était devenu la victime, en se gardant bien d'ajouter que l'ivresse du sal timbanque, amenant le sommeil à sa suite, avait été la première cause de cette catastrophe.

Après ce court récit le silence s'était établi et ne se rompait plus qu'à de longs intervalles.

Péline s'absorbait dans son chagrin, et la comtesse, croyant Jean Rosier endormi, craignait de le réveiller en parlant, même à voix basse.

Georgette dormait dans la pièce voisine, et le bruit de sa respiration douce et calme, arrivait jusqu'à Mme de Kéréal